

Les deux sœurs

Dans le sillage de Marguerite Yourcenar, **Élisabeth Barillé** signe un roman inspiré de sa relation avec sa sœur : *Les Sœurs et autres espèces du vivant*.

PAR LUCIEN D'AZAY

S'il est une œuvre qui s'affine comme un grand cru décanté, c'est bien celle d'Élisabeth Barillé. Depuis ses premiers livres, à commencer par *Singes*, merveille d'architecture sertie d'images adamantines, elle nous enchante. Les images fourmillent aussi dans ce nouvel *opus* consacré, sous la forme d'une autofiction, genre où elle excelle, à son rapport avec sa sœur cadette, rebaptisée Lucie, « Lumière ». Tandis que celle-ci plaque tout pour refaire sa vie à Dubaï, la narratrice, moins intrépide, sinon plus sage, voyage dans le temps, en écrivant une monographie de Madeleine Françoise Basseporte, peintre naturaliste attachée au jardin de Louis XV : « Lucie était ma sœur, pas mon amante, l'espoir qu'elle reviendrait me taraudait pourtant d'une



douleur exquise. » Belle, audacieuse, fantasiste, la fugitive ne manque pas d'atouts, mais la chance les fera-t-elle cristalliser dans La Mecque du luxe, de la gloriole et de la vacuité ? « Je ne crois pas à l'inspiration, écrit Barillé par le truchement d'une galeriste. Je crois à l'élévation. Il s'agit de faire de sa vie un chemin qui monte. » Experte en ellipses, la romancière en abuse au point de « faire l'impasse » sur des questions essentielles. Celle du rapport avec l'engance masculine au sujet de laquelle les deux femmes auraient pu se rejoindre ou se poser en rivales. Et surtout la maternité, à plus forte raison entre sœurs, comme le suggère le beau mot grec qui les désigne : *adhelphés*, c'est-à-dire, à la lettre, « issues de la même matrice ».